

BEST

216

POSTERS : SIOUXSIE / JAMES BROWN

**BILL
BAXTER**
un roman
photo !

**ETE
ROCK**

toutes les dates

BOWIE
retour sur images

**INDOCHINE
GENESIS
TALK TALK
COCTEAU TWINS
BERURIER NOIR
ROD STEWART**

JOYEUX MERDIER



Pantalonnade et punkitude sont les deux mamelles des Bérurier Noir.

Et puis quelque part sur l'autoroute qui mène de Paris à Poitiers, j'ai eu faim, j'ai eu froid, je me suis senti seul et misérable. Recroquevillé dans un coin du camion, entouré de gens que je ne connaissais pas, je m'efforçais de trouver le sommeil dans des postures précaires que venaient saper les vibrations du moteur transmises par la tôle. A mesure que l'on broutait du kilomètre dans la nuit noire, les doutes assaillaient mon cœur de rocker. Le syndrome de l'« à quoi bon ? », du « était-ce bien nécessaire ? » se coulait en moi comme un gel. Nous venions de franchir le premier péage.

La dernière fois où j'ai connu la faim, le froid et la solitude en même temps, c'était après le concert de Chuck Berry et Jerry Lee Lewis à la fête de l'Huma en 1973. Les Hells avaient chargé la foule et dans la débâcle, j'avais perdu un soulier et marché sur un tesson de bouteille. Ma première cicatrice rock. J'étais rentré chez moi clopin-clopant et claudiquant, les lèvres sèches et fripées, le cœur cognant dans les oreilles. J'avais versé mon sang sur l'herbe jaune de l'Altamont français, j'étais fier, transi et probablement assez pour croire que c'était là le seul prix décent à payer pour cette musique.

Loran est au volant. On l'attendait chez François vers 6 h. Il s'est pointé à 11, penaud mais avec des plaquettes de frein neuves. Pour qu'il ne pique pas du nez, Titine N°1 est assise à ses côtés et avec Laul (ou Bol), sur le crane duquel s'élève une fine dague de cheveux poissés avec deux os de poulet en croix fixés au sommet, pygmée du Val de Marne, papou de la Croix-de-Chavaux; ils entonnent des chansons de dortoirs de pensionnat : « Le curé de Camaret à les couilles qui pendent », « Mémère a mordu pépère au cul ». A l'arrière, Titine n°2 et François s'emboîtent comme deux leggos et se chamaillent pour un coin de duvet. Enfin sur une chaise de camping, une jambe raide et plâtrée, séquelle d'un concert mouvementé en Belgique, il y a Helnoc, le schpountz du groupe, Stan Laurel écopé dont les Doc Martens rouges font plus orthopédiques que nature. Il est trois heures du matin sur le parking d'une station service autoroutière du côté de Chateaudun, les Bérurier Noir se défont sous une lune vitreuse, ferrailleurs galeux d'un rock français bon pour la casse, branquinolins dégénérés d'une jeunesse qui dérape en s'amusant.

CONCERTO POUR DETRAQUES

Quinze jours plus tôt, les Bêru jouaient à la Mutualité devant plus de 2 000 personnes. Punks tous devant. A quelques mètres de là,

800 CRS piaffaient, la matraque en pogne et au ventre, l'espoir d'inaugurer leur nouvelle impunité sur ces occupés bariolés, prouvant comme dit Marsu, que les petits concerts où l'on ne se contente pas de consommer de la musique, seront toujours plus dangereux que les gros mous de Bercy ou d'ailleurs. Une poignée de provocateurs parviendront à faire évacuer la salle en dégoupillant une grenade lacrymo pendant le passage de Nuclear Device. Mais apparemment rien ne pouvait spolier la fête. Le couronnement des Bêru a eu lieu, bel et bien. Un chanteur à la grace martiale, un guitariste, une boîte à rythme, des masques et la raia des détraqués, les Titines en soubrettes hystéros, un acrobate chinois faisant virevolter son baton, un Mimile Ricard lancé dans un twist désossé au cours duquel il laisse choir chemise et pantalons et inflige à l'assistance la vision lamentable d'un tricot de peau ajouré et d'un slip béant... Un petit monde délirant dont les géniteurs présumés seraient Dubout et Reiser, mis sur le voltage d'un rock stoogien minimaliste et fortement politisé. Un cirque rock. Plus proche des Ramones que de Bouglione. Des Ramones franchouillards voués à la cause des squatts et de la jeunesse internationaliste.

François : « Les Bérurier se sont formés en 1978 à l'instigation d'Olaf Freud. C'était un groupe de banlieue classique avec guitare, basse et batterie, très chaotique et qui splita assez rapidement. Vers 80, les nouveaux Bérurier étaient composés d'une boîte à rythme, deux guitares et moi au chant. On a donné un certain nombre de concerts exclusivement dans des squatts, à Ris Orangis, rue Villin, aux Cascades. Personne ne comprenait, on avait des bananes mais on ne jouait pas une musique de bananeux. Notre musique était lente, lourde, dépressive, proche du coma alcoolique. L'un d'entre nous, Pierrot, a fini en H.P. à cause du raide. C'est Loran qui a pris sa place à la guitare. Quand Olaf nous a quittés, nous n'étions plus que deux. On a tenu à donner un concert d'adieu et comme l'événement se plaçait sous le signe du deuil, on s'est appelé Bérurier Noir. »

Loran : « En fait ce fut le premier vrai concert. La réaction des gens fut telle que nous décidâmes le soir-même de continuer. Nous avons démarché auprès des labels indépendants, mais tous ont refusé. Seul V.I.S.A. qui éditait les cassettes de groupes se produisant à Palikao, accepta de sortir la nôtre. »

François : « Notre troisième concert, on l'a donné dans une manifestation organisée par Art et Béton. Au programme il y avait aussi Les Maitres, Lucrate Milk, des graphistes et un défilé de mode. Il y a eu environ 1 000 personnes. En fait on s'est rendu très vite



(Jean-Yves Legras)



compte, dès les premiers concerts, que le bouche à oreille jouait en notre faveur et qu'un nombre grandissant de gens nous suivait. Un mythe avait survécu aux anciens Bérurier, celui d'un groupe bourré sur scène, brûlant le drapeau français, se cognant la tête contre les enceintes. On récoltait comme ça tous les oufs (fous) de la ville, les pechards et les clodos. »

Loran : « On a tenté de changer tout ça en donnant aux Bêru un esprit de fête. On ne voulait plus du trip glauque, des pochtronades et des nouilles dans l'évier. On a enregistré un premier disque « Nada » que l'on partageait avec Guernica dont j'étais aussi guitariste. »

François : « Les gens ont découvert un groupe qui ne sonnait comme aucun autre. Mais c'était pas encore ça. C'était trop morbide. Rentre dedans mais cold. Sur scène on prenait les gens à la gorge. On utilisait déjà les masques et les accessoires.



Après, il y a eu « Macadam Massacre », notre premier album, un disque d'émotions; puis « Concerto pour Détraqués » que nous avons fait pour rendre hommage au public qui commençait à suivre. »

LIBRE

Cas résolument à part, les Beru sont les premiers à illuminer la persistance voire la viabilité du réseau alternatif en France, dont ils sont devenus aujourd'hui, à leur insu, le plus combatif des symboles. Selon Marsu (dit Sumar ou, les mauvais jours, Schumacher) manager du groupe et sorte d'Esopo (pour la langue) de l'underground rock parisien, « Concerto Pour Détraqués », sorti sur Bondage Records il y a plus d'un an, distribué par New Rose, se serait vendu à 10 000 exemplaires tandis que « Joyeux Merdier », le maxi de Noël, se situerait à plus de 6 000.

En outre « Nada » vient d'être réédité, sans Guernica, et atteindrait les 4 000 auxquels il faut ajouter les 2 000 du premier tirage.

Loran : « Nous sommes sur un label indépendant et nous bénéficions d'une entière liberté, des textes à la prise de son. Les pochettes, nous les réalisons nous-mêmes. Nous n'avons aucune contrainte. Il n'y a pas de contrat écrit entre nous et Bondage, juste un engagement verbal. C'est un rapport sain. Les bénéfices, c'est 50/50. Et en plus on a un regard sur le prix des disques. (NDR : maxi vendu entre 30 et 35 F, album entre 50 et 60 soit environ 20 % de moins sur les prix courants). Le rock c'est le respect. Si les Beru sont populaires, c'est parce que les gens savent que l'on se démène pour faire les entrées et les disques le moins cher possible. »

François : « Mais attention, on est pas des Leclerc, c'est pas du spectacle au rabais. »

Loran : « Ce sont des prix que l'on estime

normaux. »

Et si, question perdue, une grosse compagnie vous propose un contrat avec tout plein de zéros ?

François : « Signer avec Virgin ou CBS ne nous intéresse pas. L'histoire de Bondage, je la connais. Ce sont des potes. L'histoire des gros trusts, elle me dégoûte. Je ne veux pas mettre les pieds là-dedans. Si quelqu'un veut investir 20 bâtons dans la réalisation d'un clip de Berurier Noir, pourquoi pas ? C'est intéressant. Mais signer un contrat avec une grosse boîte, pas question. Je préfère rester un bateleur toute ma vie que finir brisé par le show biz au bout de quelques années. »

Tout pour la clarté. Comme dit Frantisek Zozik Comenius, père de la pansophie, « maudite soit la conciliation qui meurtrit la vérité, damné le redressement qui viole la conscience ». Les Beru ont refusé la première partie des Cramps au Zenith parce qu'ils jugeaient le prix des billets trop élevé. Mais on en a vu tellement partir sur d'aussi nobles principes, des Clash, au cœur vaillant, qui à l'arrivée se vaudraient dans l'auge des compromis, que l'absence de prudence serait criminelle. Les Beru font attention, mais jusqu'où pourront-ils mener cette louable politique sans toucher aux limites et subir pesanteurs et stagnations qui jusqu'à présent n'ont jamais manqué de caractériser les menées du réseau alternatif en France ?



Loran : « Le rock c'est la sincérité. On deviendra peut-être une petite troupe de cirque, de folklore rock qui continuera son bonhomme de chemin. Mais on restera indépendant. Le but c'est de rester libre. »



SALLE DES FETES

Nous sommes arrivés à Poitiers dans le mitan de la nuit. C'est dans cette bonne ville diocésaine, illustre pour avoir servi de rempart à l'invasion musulmane et à celle, plus soft, des magnétoscopes japonais, cité témoin de notre protectionnisme ethnique et commercial, que gîte le fan club des Berurier Noir. On y édite un fanzine crypto punk, *Laocoon*, où foisonnent des notules ronéotypées, consacrées tant à Charles Manson ou



« JE PREFERE RESTER UN BATELEUR
TOUTE MA VIE QUE FINIR BRISE PAR
LE SHOW BIZ AU BOUT DE
QUELQUES ANNEES. »

Henri Michaux qu'à Throbbing Gristle ou Black Flag, et peuplées de crobars et collages frappeurs. Chacun trouve une couche de fortune dans une pièce déjà convenablement peuplée. Tombé entre François qui vrombit plus qu'il ne ronfle, et Helnoc gémissant à cause de sa jambe qui enfle dans la platte, je rêve du bombardement de Tripoli par l'aviation américaine et des douleurs de la population civile.

Le lendemain nous roulons sous le soleil vers Bordeaux. Dans le camion, c'est de l'Audiar en tranche. Laul, choriste et auteur des dessins illustrant les pochettes, veut « voir la mer avec les cabines ». Titine n°2 raconte les histoires de sa tante Denis, incontinentes sur ses vieux jours et que l'on courrait dans le jardin avec un rouleau de papier Q. Elle s'efforce d'apporter là une explication génétique à ses fréquents oublis en plein concert, aspergeant les premiers rangs qui n'en demandent pas tant. Les Beru, c'est bon enfant.

La petite troupe arrive au Bouscat dans la banlieue bordelaise en fin d'après-midi, braisée comme du paleron d'antilope. Helnoc semble avoir encore plus chaud que les autres et s'en va prendre le frais en caleçon, vert moucheté noir, tranchant sur le blanc du platte, la béquille sous l'aisselle, des sandales en plastic type « pêche aux moules à Dieppe » aux pieds, apparition inédite qui arrête de stupeur les joueurs de pétanque du jardin des Hespérides dans leurs pagnolles-ques débats autour du cochonnet. Les Beru, c'est pittoresque.

Exception faite de la douzaine d'irréductibles keupons, s'adonnant aux joies exténuantes mais jamais éteintes du pas de l'oe dans les cotes du voisin et du bourre-pif à l'œil, les quelques 250 personnes présentes dans la salle des fêtes se montrèrent peu entreprenantes. François rugit sous les masques ses fables cruelles et coléreuses. Loran, la crête depuis longtemps humide et effondrée, racle jusqu'au vernis du bois le corps malingre et discordant de sa guitare. Dédé la boîte à rythme concasse sans faillir du beat, tel un caterpillar, du béton expansé. Ils tiennent si jalousement à préserver l'exclusivité du son pourri de leur boîte (elle leur a coûté 150 F) qu'ils rachètent systématiquement tous les modèles identiques pouvant apparaître dans les boutiques d'instruments de la capitale. Il y a aussi Pascal, le sax, musicien professionnel qui habituellement accompagne Mader (« Macumba »), tout en préservant son coin de folie avec les Beru.

Les Titines donnent le meilleur d'elles mêmes et le meilleur du spectacle; elles s'agitent, se secouent, se trémoussent, se collent des groins de truie, d'énormes nichons en plastique rose, des blouses de chirurgiens; elles ruent comme des anesses furibardes; se crèpent allègrement le chignon comme ménagère et concierge sur le palier. A chaque tableau-chanson, elles ajoutent leur pincée de burlesque névrosé, d'adroite vulgarité et de folie incendiaire. La folie paraît toujours plus violente chez la femme, parce que porteuse de l'avenir du monde, son dérèglement dérange plus en profondeur. Finalement le show, aussi théâtral qu'il puisse être, fonctionne selon la logique d'union propre à un concert de rock. Les accessoires, les « mises en scène » n'imposent aucune distance, mais se fondent à la violence des sons, naissent et périssent avec eux, sans jamais rien détourner du choc physique. Les Titines tout comme Helnoc et Laul, ont commencé à faire leurs dingueries dans la salle, en tant que fans, avant que de guerre lasse, on ne finisse par les faire monter sur scène. De cette non préméditation naît la ful-

gurante vivacité d'un concert des Beru, qui ne ressemble à aucun autre, rock ou pas.

Nous gagnons l'hôtel vers 4 h dans la nuit. Moites, assourdis, rompus...

Loran : « Putain y'a pas de douche dans les piales ! »

Marsu : « Y'en a dans le couloir, seulement ils n'ouvrent l'eau que le matin à 7 h et c'est 13 F la douche. »

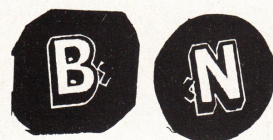
Laul : « On fout le feu et on se tire. »

Marsu : « Faudrait quitter les chambres vers 11 h. C'est la direction qui recommande. »

Laul : « Je veux voir la mer avec les cabines. »

Titine 2 : « Mais il est complètement péraive cet hôtel ! »

François : « Complètement lassdègue. »



COMPOTE DE PUNKS

A peine avons-nous franchi le panneau limitrope annonçant Fumel, que deux jeunes beurs d'une dizaine d'années environ pointent un index formel dans la direction du camion et s'écrient : « Les Bêru ! Les Bêru ! ». Ici comme ailleurs les Bêru sont les rois. Et ici peut-être encore plus qu'ailleurs. Cette petite ville du Lot-et-Garonne d'environ 250 000 habitants, abritant un des principaux centres sidérurgique de la région sud ouest, et donc à demi sinistrée, tient assurément le record hexagonal pour le nombre de rocker au m². Dans les bistrot où l'on tape le carton et sirote le pastaga, foin de Sardou ou Montagné, c'est de Ramones et Sex Pistols dont s'abreuvent Fumelois et Fumeloises.

En raison de sa situation géographique privilégiée, à mi chemin entre Bordeaux et Toulouse, la ville connaît les jours de concerts une affluente toute particulière. On voit des crêtes et des cuirs cloutés errer dans toutes les rues. Une sorte de San Francisco où les épingles à nourrice et les colliers de chien auraient remplacé les fleurs et les clochettes. Comble de barbarisme, il y aurait aussi quelques skins dans les parages. La langue où en plein plein pays d'Oc, on aura vraiment tout entendu !

Très tôt dans l'après-midi, certains font de méritants efforts pour se rendre parfaitement indisponibles à l'heure du concert. Il y en a un notamment, un grand type arborant un t-shirt « Dead Jean Commando », essaimé de redoutables insignes guerriers, qui tient un sac de colle dans une main et une bouteille plastique à moitié pleine d'un mélange d'alcool à 90 et d'Orangina, dans l'autre. Selon Marsu, tout cela reste « bon enfant ». Et force est de constater qu'aucun incident ne viendra altérer le déroulement de cette soirée qui aurait pu s'achever en vers les rivages de l'infinité douceur printannière, si les Bêru ne s'étaient acharnés à la semer d'épines. Car précisément, l'éthique Beru est à l'opposé du laisser-aller. Ils dispensent fête et folie mais ne perdent jamais de vue le froid et dur continent du monde des hommes.

Le concert confinerait rapidement, la cha-



leur aidant, à une indescriptible compote de punks, où il devint fort difficile de distinguer parmi ceux qui sautaient sur la scène, qui appartenait au groupe. François et Loran se désapproprièrent la scène, car comme ils disent, « ce sont les fans qui ont fait marcher les Beru ». Et dans leur élan, ils abandonnent aussi leur nom. Et nous devenons tous, l'espace d'une brève ruade guerrière, des Berurier, des agités, des gueules cassées.

Les Béro sont drôles derrière leurs masques, grotesques et outrageux, mais leurs chansons font peur à force de conter des histoires de viol (« Hélène & Le Sang ») ou de carton dans les cités (« Conte Cruel De La Jeunesse »). Vécues pour la plupart...

François : « On habitait au squatt Vilin. Une nuit les CRS sont descendus et nous ont jetés avec pertes et fracas. Ils ont balancé nos frusques par la fenêtre à 4 du mat. Ils nous ont fait évacuer en caleçons, le bulldozer est arrivé et a tout rasé. Le soir, on a foutu le feu à ce qui restait. En face, il y avait la cité des beaux. Là ils fermaient les volets à 8 h le soir tellement ils avaient reup. Beau-

coup de chansons des Berurier ont été inspirées de cette époque. Le feu était gigantesque, on a reçu les pompiers à coups de pavés. Ça a duré toute la nuit ».

Il est dit aussi que le Français est une créature politique par essence. Il se déplace d'un tenant. Sa personne s'expose au complet et il résiste de toutes ses forces à la moindre agression, là où d'autres n'opposent à une menace locale que des résistances locales...

Loran : « Ce qui est clair, c'est que Berurier Noir est un groupe anti-fasciste. »

François : « Le monde est une débandade de cochons. Cette vision nous a inspiré « Porcherie ». Quand le disque est sorti, on espérait que Le Pen nous fasse un procès. On voulait se faire de la publicité sur son dos. Mettre des affiches partout. La presse serait venue nous voir. On aurait sorti la chanson en 45 t. On aurait gonflé le truc. Y'a pas eu de procès. »

François : « Au départ, on voulait rencontrer le président de la République pour créer un mouvement de jeunes. »

Loran : « Je voulais lui dire que d'être jeune c'est pas une tare. C'est quand on est jeune que l'on a envie de faire des trucs. Un squatt, c'est pas un repaire de truands. Ça peut le devenir mais c'est à toi d'en faire quelque chose de positif. Y'a plein d'endroits vides qui ne servent à rien. Nous, on a rien. C'est grâce aux squatts si le groupe existe et s'il a pu faire des disques... »

Je ne suis pas près d'oublier le poing crispé et le visage gravé par la haine de Loran à la fin du concert de Fumel, érucant « La jeunesse emmerde le Front National ! ». Ce sont ceux qui ont perdu le sens de l'indignation, qui appelleront cela naïveté. Or on ne devrait jamais cesser d'être indigné. Petit Berurier a dit.

Francis DORDOR

